Marc Angenot
Chaire James McGill d'étude du discours social
McGill University

Ma conférence de Trois-Rivières

# DIALOGUES DE SOURDS : TRAITÉ DE RHÉTORIQUE ANTILOGIQUE

J'ai divisé mon exposé en 3 parties: je présenterai d'abord la problématique d'ensemble de mon traité de rhétorique et j'esquisserai ensuite deux illustrations de mes démarches: – l'une porte sur l'argumentation contrefactuelle – et l'autre sur un idéaltype de «logique» argumentative sur lequel j'ai publié jadis une étude particulière : la logique du ressentiment.

## «L'art de persuader» et la raison des échecs

Je viens donc de publier un traité que j'ai intitulé *Dialogues de sourds.* Traité sous-titré *Rhétorique antilogique* en hommage à un ouvrage perdu du sophiste Protagoras. Cet ouvrage prend systématiquement le contrepied de ce qui se dit et s'écrit depuis toujours en matière de discours argumenté. Je considère, à titre d'observateur et d'empiriste, en observant simplement l'échange des «bonnes raisons», des convictions et des opinions, les débats et les disputes dans un état de société que les catégories et le cadre général séculaires de ce qui se désigne comme la «rhétorique» sont absolument inadéquats ; que pour analyser le discours social, il convient, sur la plupart des points, d'en prendre le contrepied et qu'il faut aussi introduire des notions et démarches que systématiquement les manuels ignorent.

Mon livre part en effet d'un étonnement face à une évidence qui ne semble guère perçue et face à une définition qui est universellement reçue alors qu'elle est évidemment indéfendable. Les manuels, ceux de jadis comme ceux d'aujourd'hui, définissent benoîtement et classiquement la rhétorique comme «l'art de persuader par le discours». (Reboul, 1991: 4) Cette définition ne passe que parce qu'on ne s'y arrête pas. On lui opposera quelques élémentaires objections: les humains argumentent constamment, certes, et dans toutes les circonstances, mais à l'évidence ils se persuadent assez peu réciproquement et rarement. Du débat politique à la querelle de ménage, et de celle-ci à la polémique philosophique, c'est en tout cas l'impression constante qu'on a, je suppose que vous êtes comme moi. Ce constat pose une question dirimante à cette science séculaire de la rhétorique: on ne peut construire une science en partant d'une efficace idéale, la persuasion, qui ne se présente qu'exceptionnellement.

Cette première objection formulée, une autre question, plusieurs autres viennent à l'esprit: pourquoi se persuadant si rarement, les humains ne se découragent-ils pas et persistent-ils à argumenter? Non seulement, les individus et les groupes humains

échouent-ils très généralement à modifier les convictions des autres, mais rien apparemment ne les décourage de continuer à essayer. Ils sont capables de soutenir ainsi en des controverses (philosophiques, religieuses, politiques etc.) interminables des échecs persuasifs indéfiniment répétés.

Et pourquoi en effet ces échecs répétés? Qu'est-ce qui ne va pas dans le raisonnement mis en discours, dans l'échange de «bonnes raisons»? Qu'y a-t-il à apprendre d'une pratique si fréquemment vouée à l'échec et cependant inlassablement répétée? Quand les «sujets parlants» sont engagés dans une situation de communication, ils cherchent à atteindre leur but – qui est de communiquer, et en gros, on admet que ça marche. Mais quand les gens, plus spécifiquement, se mettent à argumenter, ce qui est une sous-catégorie majeure de la communication, la transmission du «message» ne se passe jamais bien : les interlocuteurs trouvent très vite que la partie adverse non seulement ne conclut pas de la même manière qu'eux et reste étrangement inaccessible aux preuves soumises, mais qu'elle raisonne de son côté *de travers* et ne respecte pas certaines règles fondamentales qui seules rendent le débat possible. De sorte qu'on a l'impression – ceci forme la grande question à creuser – que quand la persuasion rate, quand le désaccord perdure, cela ne tient pas uniquement au contenu des arguments, pas aux différences de perception du monde, mais à la forme, à la *manière de s'y prendre*, à la façon de procéder et de suivre des règles logiques.

Ce sont les divergentes «manières possibles de s'y prendre» que je confronte dans mon traité.

Les théories de la communication ont effectivement pêché par optimisme au 20e siècle. Une psycho-sociologie de la *miscommunication,* du malentendu, émerge aujourd'hui dans le monde anglophone et elle aperçoit un terrain d'enquête prometteur.

La rhétorique à mon sens plutôt qu'une science idéalisée des débats bien réglés et de la persuasion rationnelle doit, pour simplement observer le monde tel qu'il va et en rendre raison, se faire science des désaccords persistants et des malentendus résultant de l'échange de «bonnes raisons».

**Pourquoi trouvons-nous si souvent les autres irrationnels?**

Mon analyse de l'argumentation dans la vie publique débouche sur un plus large questionnement sur la rationalité des discours qui s'échangent dans la société questionnement qui se résumerait dans la simple question *Pourquoi trouvons-nous si souvent «les autres» irrationnels?*

« Nous nous jugeons réciproquement de même: les uns et les autres, nous nous paraissons des fous ». Ainsi parle Saint Jérôme parlant des polémiques entre chrétiens

et païens. J'ai mis ce propos en exergue de mon traité. St. Jérôme avait en effet raison, au moins sur ce point: les polémistes païens quand ils parlaient des chrétiens les réfutaient au nom de la Raison, certes, mais sans imaginer un instant pouvoir se faire comprendre de ces gens absurdes, fanatiques, haineux de la vie et que les dieux avaient privés de tout bon sens.

Je mets mon livre sous l'invocation non seulement de ce Père de l'Église mais de Don Quichotte. On connaît peut-être la belle analyse d'Antonio Gómez-Moriana sur la rencontre de Don Quichotte et des Marchands, analyse qui montre la discordance cognitive entre humains qui se rencontrent sur *une même route* comme un objet-clé de l'ironie romanesque à la naissance même du genre. Don Quichotte met en demeure des marchands qui ont croisé sa route de confesser que Dulcinea del Toboso est la plus belle dame de l'univers. Les marchands, interloqués par ce bravache, mais qui appartiennent à une mentalité que nous appellerions moderne, mercantile et pratique, font remarquer au noble chevalier que s'il exhibait un camée ou un portrait de la gente dame, ils pourraient juger sur pièce. À quoi, l'homme de la Manche réplique avec feu que s'il leur montrait un portrait de Dulcinée, ils n'auraient évidemment aucun mérite à admettre le fait et qu'il leur convient de reconnaître les charmes de la dame sur sa parole. Une logique de l'honneur féodal de l'archaïque Don Quichotte s'oppose, dans ce dialogue de sourds, à une logique «expérimentale» émergente qui en est l'opposé. Cet épisode comique est présenté par Cervantès, à l'orée de la modernité, comme la rencontre de deux univers mentaux non-contemporains, *ungleichzeitig* eût dit Ernst Bloch, qui demeureront absurdes et illogiques l'un pour l'autre.

**Tous** les types d'idéologies que la science politique s'emploie à décrire, la causalité diabolique du racisme et de l'antisémitisme (Leon Poliakov), le *Paranoid Style* (Hofstadter), la pensée gnostique du sociaslime révolutionnaire (Eric Vœgelin, *Wissenschaft, Politik und Gnosis*), les raisonnements de ressentiment nationalistes et populistes (Nietzsche, Scheler) ont été qualifiés d'«irrationnels» par les uns et les autres; «irrationnel» est au fond un terme de condamnation des logiques différentes de la mienne, terme dont le contenu varie selon le positionnement de l'énonciateur.

Pourquoi, la raison humaine étant supposée une, les hommes ont-ils si fréquemment l'occasion de se heurter à des handicapés cognitifs et des «fous» argumentatifs parmi leurs semblables? Pourquoi le langage qui est censé rassembler les hommes, les enferme-t-il si souvent dans l'opacité frustrante de l'incompréhension réciproque?

**Hypothèse: coupures argumentatives, discordances de logiques**

Au cœur de ma réflexion sur les échanges de «raisons» et les échecs de la communication, les divergences des prises de position, les débats et les polémiques interminables résurgentes dans la vie publique, sur les difficultés de la communication

argumentée et les échecs de la persuasion, sur leurs types et sur leurs causes, sur le sentiment, non moins fréquemment exprimé par les uns et les autres, que votre adversaire déraisonne, je circonscris en effet une hypothèse radicale, celle de l'existence de *coupures de logiques argumentatives.*

Si l'incompréhension argumentative tenait banalement au malentendu – mal entendu – il suffirait de se déboucher les oreilles, d'être patient et bienveillant, de faire bien attention. Mais peut-être que dans certains cas, ces cas que Jean-François Lyotard classait comme les «différends» (Lyotard, 1983), les humains ne comprennent pas leurs raisonnements réciproques parce qu'ils n'usent pas (ou pas tout à fait, nous aurons à établir établi quel *quantum* de divergences peut suffire à bloquer un débat) du même *code rhétorique*? Cette notion de «code» suppose que, pour persuader, pour se faire comprendre argumentativement, et pour comprendre son interlocuteur, il faut disposer, parmi les compétences mobilisées, de *règles communes* de l'argumentable, du connaissable, du débattable, du persuasible. Et qu'un problème majeur naît si ces règles ne sont pas régulées par une universelle, transcendantale et anhistorique Raison, si ces règles ne sont pas les mêmes partout et pour tout le monde.

Le problème que je posais au début peut désormais s'exprimer dans les termes suivants: les langages publics, les argumentations et les discours qui coexistent et s'échangent dans un état de société, se distinguent les uns des autres, il va de soi, par la divergence des points de vue, par la disparité des données retenues et alléguées, par l'incompatibilité éventuelle des vocabulaires et celle des schémas notionnels qui *informent* ces données, par la discordance des prémisses comme des conclusions, par l'opposition des intérêts qui meuvent ceux qui les produisent – tous éléments qui sont déjà suffisamment susceptibles d'éprouver la patience et la bonne volonté postulées des interlocuteurs et de bloquer la discussion – mais ne se divisent-ils pas d'aventure, plus radicalement, plus *insurmontablement,* par des logiques argumentatives hétérogènes, divergentes, incompossibles? Les discours de la sphère publique, les «camps» idéologiques qui coexistent dans un état de société relèvent-ils tous *de la même raison*, de la même rationalité argumentative? Dès lors, sont-ils justiciables des mêmes critères transcendantaux de validité rationnelle?

Ma question revient à demander s'il y a lieu de distinguer de la catégorie qui est constitutive de la rhétorique de l'argumentation, des divergences d'idées susceptibles d'être arbitrées par la discussion ou soumises à l'appréciation d'un tiers censé ne pas partager les intérêts affrontés tout en étant capable d'évaluer, de peser les *raisons* plus ou moins bonnes des thèses soutenues, une catégorie de désaccords insurmontables du fait que les règles mêmes de l'argumentation et les présupposés fondamentaux quant à ce qui est «rationnel», «évident», «démontrable», «connaissable» ne forment pas un terrain commun, situation où les adversaires d'idées finissent par se percevoir les uns les autres comme des «fous» et renoncent tout simplement et fort *raisonnablement* à discuter entre

eux.

Depuis Aristote, l'homme est un *Animal rationale,* à moins qu'il ne souffre de folie. Le raisonnement conforme à la raison est censé répondre à des critères précis et, d'autre part, il est censé *normal*. Or, je suis persuadé d'avoir la logique et la raison de mon côté et je ne comprends rien à vos raisonnements, il faut donc que vous soyiez «fou». C'est un bon raisonnement qui me force à conclure ainsi, même si, certes, je sens que je manque à la charité et que vais vous indigner. Les hommes tendent à déclarer «irrationnelles» les croyances, les préférences, les choix qu'ils ne comprennent pas et la distance «idéologique» n'est pas moins génératrice de sentiment d'irrationalité que la distance culturelle.

**Coupures affectives**

Les coupures rhétoriques apparaissent aussi, presque toujours, comme des coupures affectives: les arguments de l'adversaire vous semblent placés hors du sens commun tandis que ses idées vous choquent, vous blessent, vous indignent, vous dégoûtent, vous irritent par ceci même, notamment, qu'il ne reconnaît pas qu'il délire. Pascal avait bien constaté ceci:

> D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas et qu'un esprit boiteux nous irrite? À cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. (*Pensées,* Br. § 30).

**Polarisation en deux «camps»**

La polarisation même qui s'opère le plus généralement soulève de nouvelles questions. Pourquoi la raison «commune», en une conjoncture et en un secteur donnés, appliquée à un problème, engendre-t-elle, typiquement à ce qu'il semble, une topographie à *deux pôles*? Et pourquoi ces pôles deviennent-ils vite des «camps» irréconciliables qui vont débattre indéfiniment et finir souvent par s'invectiver? Ce phénomène intrigue. Il traverse par exemple l'histoire de la philosophie: sophistes et platoniciens, sceptiques et dogmatiques, relativistes et objectivistes... Si le regard se porte sur un secteur particulier, le même phénomène se constate: au milieu du 20e siècle, deux «camps» divisent la philosophie du langage: le premier, celui de *l'Ideal Language Philosophy* rassemble Frege, Russell, Carnap, Tarski; s'oppose à lui ce qu'on a appelé la Philosophie du langage ordinaire, Austin, Strawson, Grice... Une telle bi-polarisation divise aussi l'extrême gauche moderne: elle oppose en tous points les anarchistes et les socialistes qualifiés par les premiers d'«autoritaires». Un jour vient, certes, où la polémique sans quartier est *oubliée*, mais sans qu'il y ait eu entente ni dépassement des différends.

Plutôt que d'évoquer le caractère hargneux et vindicatif de la psychologie humaine, le

caractère unilatéral des convictions humaines, chacun voyant midi à sa porte, il conviendra de trouver des hypothèses qui soient rationnellement étayées et sociologiquement ou historiquement illustrables. Deux camps polarisés, ceci suppose du reste la possibilité d'une troisième catégorie, plus frustrée encore que les deux groupes officiellement aux prises, la catégorie des «tiers exclus», formée de ceux qui pensent que c'est toute la question qui est mal posée, que les camps adverses s'entendent sur leur dos pour poser la question erronément et sont identiquement et symétriquement dans l'erreur.

**Historicité du raisonnement rationnel**

Par ailleurs, l'imputation d'irrationalité est couramment appliquée au passé cognitif, argumentatif et démonstratif. L'alchimie, l'astrologie, la géomancie, la phrénologie sont des «sciences» dévaluées dont les présupposés, les raisonnements et les démarches sont jugés *a posteriori* «irrationnels» de bout en bout. Mais «de leur temps», je dois bien avouer qu'ils ne l'étaient pas du tout.

Le grand historien d'il y a un demi-siècle qu'était l'Américain Carl L. Becker avait développé le concept de «climats d'opinions» successifs dans l'histoire des idées, entre lesquels l'incompréhension est radicale. Il cite et analyse un passage de Thomas d'Aquin sur le droit naturel, un développement sur la monarchie chez Dante : ce n'est pas que le lecteur moderne soit en désaccord ou qu'il pense autrement sur ces sujets, c'est qu'il se trouve devant une *radicalement autre* manière de raisonner, une manière qu'il ne peut percevoir que, de bout en bout, aberrante. Il est placé devant «l'impossibilité nue de penser *cela*», pour transposer Michel Foucault.[1] «Ce qui me gène, écrit Becker, est qu'on ne saurait écarter Dante ou Saint Thomas comme des gens peu intelligents. Si leur argumentation nous est inintelligible, ce fait ne peut être attribué à un manque d'intelligence. Qu'une argumentation appelle ou non l'assentiment ne dépend donc pas tant de la logique qui la soutient que du climat d'opinions dans lequel elle baigne.»[2] Ce «climat» est défini comme un filtre imposant à Dante et à Thomas «un usage particulier de l'intelligence et un type de logique spécial.» Sans doute, cette définition reste obscure mais Becker a mis le doigt sur un fait intrigant, omniprésent et négligé. Il met dans ce «climat», les croyances littérales du récit de la Genèse et une sorte de gnoséologie *ad hoc*, «l'existence était conçue par l'homme médiéval comme un drame cosmique composé par un dramaturge suprême suivant une intrigue centrale et un plan rationnel.» Qu'en est-il de *la* raison et *la* logique, si elles sont radicalement altérées par des «climats» successifs inintelligibles les uns aux autres? Thomas d'Aquin ne peut ni nous persuader ni être réfuté par nous car il est devenu, dit Becker, *intraduisible*. Ce n'est pas même qu'on

---

[1] *Mots et les choses*, 7.

[2] Ma trad., *Heavenly*, 5.

puisse dire ses démonstrations fragiles ou spécieuses; elles sont tout simplement inintelligible rationnellement, c'est à dire au regard de ce que nous considérons rationnel. «The one thing we cannot do with the *Summa* of St. Thomas is to meet its arguments on their own ground. We can neither assent to them nor refute them. ... Its conclusions seem to us neither true or false, but only irrelevant.»

Si peu d'historiens ont regardé le problème en face et posé cette sorte de question en toute clarté, il n'en reste pas moins qu'elle est latente dans toute étude de la pensée du passé: toutes ces théories dévaluées — droit divin des rois, privilèges de l'Église, hiérarchie des races — ont été soutenues par des gens fort intelligents avec force arguments, force démonstrations qui ont paru solides, irréfutables. Étudier les argumentations théologiques d'autrefois, étudier les théories scientifiques périmées, les visions du monde et doctrine sociale obsolètes, c'est à la fois n'en comprendre ni les prémisses souvent, ni la démarche, tout en admettant qu'elles sont ou plutôt furent rationnelles, c'est à dire «fondées dans l'esprit de ceux qui y adhéraient sur des arguments qu'ils avaient des raisons fortes d'accepter.»

Que les raisons du passé ne nous semblent plus rationnelles ne permet pas de les écarter car il n'est pas raisonnable de penser que le présent soit le juge ultime du passé — et il n'est pas indifférent de voir que, dans le passé, certaines idées, certaines thèses aient découlé d'un effort soutenu de rationalité alors que ces raisonnements mêmes nous sont devenu aberrants. Je ne donne plus alors à «rationnel» qu'un sens historique: c'est l'ensemble des schémas qui ont été acceptés quelque part et en un temps donné par des gens que la société jugeait spécialement sages et raisonnables.

**Les raisonnements non aristotéliciens**

Beaucoup d'auteurs de manuels de rhétorique, de jadis et de naguère, ressemblent à ces médecins moliéresques qui se refusaient à traiter la syphilis parce qu'Hippocrate et Galien n'en avaient pas parlé. Il est vrai qu'Aristote et ses successeurs n'envisagent guère ou pas du tout les raisonnements contrefactuels par exemple, si fréquents dans la discussion courante autant que chez les *doctes*, c'est à dire, de nos jours, les spécialistes des «sciences humaines» et historiques. Nous pénétrons avec eux sur un terrain ignoré de la tradition, mais qui a été creusé par les logiciens et les cognitivistes contemporains avec leurs «théories des mondes possibles» : ce sont des contemporains qu'il suffit d'aller lire.

J'inclus dans ma réflexion et dans mes analyses ces types d'arguments absolument fréquents qui ne sont pas des enthymèmes (topos – application – conclusion: si une chose est absolument bonne, le plus de cette chose est meilleur; or, la liberté d'expression est bonne dans l'absolu; donc une liberté d'expression sans restriction ni limite aucune est excellente) ni des schémas doxiques inférables (toute mère aime ses

enfants; or ma cliente est la mère du plaignant; elle n'a donc pu vouloir lui faire tort).

Ces types de raisonnements non-enthymématiques ont dans le discours un rôle énorme mais ils sont largement passés sous silence par les rhétoriciens classiques et modernes qui ignorent ou passent bien trop rapidement sur : le raisonnement abductif (tout se passe comme si…), les raisonnements prévisionnels (ce qui a été sera...), les raisonnements apagogiques (par l'absurde) ou encore les contrefactuels (« Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court... »). Les ouvrages anciens et contemporains de même sont presque toujours sommaires sur le dilemme et les raisonnements à plusieurs branches, et encore sur le multiforme raisonnement par analogie et sur l'épitrope.

**Exemple: sur le raisonnement contrefactuel**

Les raisonnements qui travaillent sur des mondes possibles ou raisonnent sur le monde empirique à partir de mondes possibles alternatifs, à partir d'imaginations *contraires* à l'empirie, ont commencé à tourmenter les logiciens et les cognitivistes vers les années 1970 (Lewis Carroll est un précurseur de cette réflexion). Auparavant, tout se passait comme si les philosophes et rhéteurs au cours des siècles ne s'étaient jamais aperçus de la fréquence de ces manières d'argumenter si peu intégrables en logique aristotélicienne. Les contrefactuels sont des «conditionnels contraires aux faits». Les raisonnements qu'on nomme contrefactuels, co-variationnels, et même les contrefactuels-absurdes ou chimériques («si Durheim revenait aujourd'hui, comment analyserait-il la situation...») diffèrent beaucoup entre eux et l'appréciation de leur validité varie en proportion. Mais tous font intervenir de la fiction contraire aux faits (non pas de l'imagination hypothétique sur le *réel* comme dans l'abduction). Non moins que le raisonnement abductif, le contrefactuel, a-t-on fini par admettre, joue un rôle éminent dans la découverte scientifique.

Si j'étais arrivé cinq minutes plus tard..., si je n'avais pas été aussi stressé..., si j'en avais eu les moyens...: ce sont des amorces de raisonnements fictifs qui créent un monde possible au sens d'un *monde pareil avec une variation unique, toutes choses égales par ailleurs.* La structure en est la suivante: si quelque chose qui n'est pas, était, alors quelque chose d'autre que ce qui est s'en serait suivi et serait vrai; proposition censée véridique et profonde pour certains, mais assez bête et ni vraie ni fausse pour certains autres — dont beaucoup de logiciens, mais pas tous. Car je ne vois pas quelle conséquence positive il est *logique* de tirer d'une proposition contraire aux faits, ni encore moins comment corriger par l'esprit ce qui s'est passé de façon à aboutir à une conclusion pratique et positive dans le présent.

Le possible a statut intermédiaire ou de frange; il n'est pas le réel, mais il n'est pas non plus l'impossible: à tous moments en effet, le réel advient et s'actualise de faisceaux de possibilités toutes égales entre elles dont l'une seule se matérialise. À tout moment, ce

monde empirique est le produit, y compris par pur aléa, d'une myriade de probabilités/possibilités de sorte que le résultat est, au sens courant de ce mot, improbable. Le vertige des improbabilités infinies dont naît le monde réel actuel vous prend à la moindre réflexion: la Planète Terre, la vie organique, les organismes complexes, le genre *Homo* et *H. Sapiens sapiens* sont le résultat d'une accumulation de milliards d'improbabilités.

Antérieurement au moment ***x*** où j'ai pris ma décision, j'aurais pu me rendre à mon travail par deux ou trois itinéraires également possibles et le fait que j'ai opté pour l'un ne rend pas ceux qui n'ont pas été choisis moins possibles *a posteriori* et ne les exclut pas du réel lequel, il me semble, doit englober ce passé qui n'était pas encore passé. — Ceci, en dépit de ce qu'on peut nommer la *fallacie a posteriori* , qui suggère à tort que ce qui s'est effectivement passé (que les Alliés et non l'Axe aient gagné la Deuxième Guerre mondiale) était **donc** hautement probable ou même était **donc** fatal et qu'on peut écarter les autres scenarios. C'est que, justement, ce qui plaide en faveur de ce sophisme, c'est une affaire non de logique probabiliste mais d'***imagination,*** ou plutôt de blocage imaginatif. Je ne peux simplement pas imaginer un monde possible où Hitler aurait contraint les Alliés à la capitulation, encore moins un tel monde qui aurait été *le mien,* et le tenant pour impensable, ce qu'il est à coup sûr pour moi aujourd'hui, je le tiens pour rétroactivement impossible. Voici une grosse faute de logique!

À tout moment, l'histoire, la grande et la petite, bifurque et seule une possibilité s'actualise. La balle de Lee H. Oswald touche mortellement le Président des États-Unis alors qu'elle aurait pu le rater ou l'atteindre mais pas grièvement. Dans un moment x-1, antérieur d'une seconde, le fait que John F. Kennedy, ayant bougé de quelques centimètres, ne soit pas mortellement atteint était une «réelle possibilité» comme dit le langage ordinaire qui ne croit pas si bien dire. Si la fuite de Varennes avait réussi? Si Napoléon avait gagné à Waterloo? Si les Nazis avaient gagné la guerre? Si John F. Kennedy avait survécu à l'attentat de Dallas? Que peut-on tirer de cette prémisse contrefactuelle et de l'inférence qui suit, qui soit intéressant et pertinent au monde réel où Napoléon a été vaincu et Hitler aussi? Il se fait que quelques historiens se sont mis à creuser les contrefactuels. Tout raisonnement variationnel sur le passé relève de ce statut ambigu entre le significatif et l'aberrant. En fait, aucun historien même le plus «sérieux» ne peut éviter d'esquisser au passage un «Que se serait-il passé si...», mais simplement, s'il est justement sérieux, il ne s'appesantit pas, il revient aux faits ; il ne développe pas tout du long et ne va pas jusqu'au bout du contrefactuel ... parce que justement *il n'y a pas de bout.*

**Logiques modernes et idéologies: quatre idéaltypes**

Je développe au coeur de mon traité la description de **quatre grands types** distincts et attestés de stratégies rhétoriques, relevés au cours de mes études de la pensée politique

et sociale des deux derniers siècles, types qui ont été plus ou moins identifiés également par des chercheurs très divers de formation, d'objet et de préoccupations comme on va le voir. Quoique je me sois heurté régulièrement en travaillant sur le 19e siècle et sur le siècle passé, à ces divergences et incompatibilités logiques et quoique je voie la plupart des historiens des idées s'y heurter à leur tour (mais sans creuser le problème en général), je ne prétends pas que les quatre catégories que je construis empiriquement – la rhétorique réactionnaire, la logique du ressentiment, la logique immanentiste-instrumentale, la raison utopico-gnostique – épuisent toutes les formes possibles de pentes divergentes de raisonnement. Ces quatre logiques constituent à mon sens dans l'histoire moderne les formes prédominantes, résurgentes et prégnantes et les plus nettement polarisées. Ces types forment des idiosyncrasies argumentatives qui ont été accompagnées et sont encore accompagnées du sentiment, non moins attesté «au dehors», qu'on est en face de manières de penser spécieuses, «illogiques», menant à des conclusions tronquées ou absurdes et qui ne sont susceptibles que de prêcher à des convaincus. Je pense que l'histoire des idées politiques et sociales s'éclaire si on montre que la topographie mouvante qui la divise, topographie toujours en réfection, en rectifications frontalières et réaménagement, a été et est en longue durée le lieu d'affrontement de «logiques» inacceptables les unes aux autres.

**La logique du ressentiment**

Il ne peut être question de résumer ici à grandes enjambées quelques centaines de pages d'analyse ni de passer en revue les types et les sous-catégories que j'ai bricolés. Je m'attarderai donc en vue d'illustrer ma démarche et en raison de la problématique du présent numéro sur les débats démocratiques à une des logiques spécifiées et décrites, logique dont le rôle moteur dans les idéologies communautaires et victimalistes qui pullulent aujourd'hui justifie qu'on s'y arrête spécialement. C'est à la logique du ressentiment et à l'esquisse rapide de ses caractères fondamentaux que je vais consacrer la dernière partie de cette conférence.

Je qualifie de ressentiment, en suivant d'abord Nietzsche et Max Scheler, un mode de production du sens, des valeurs, d'images identitaires, d'idées morales, politiques et civiques qui repose sur quelques présupposés et qui vise à un renversement des valeurs dominantes – *Umwertung der Werte* (Max Scheler, 1912) – et à l'absolutisation de valeurs «autres», inverses de celles qui prédominent, valeurs censées propres à un groupe dépossédé et revendicateur. La rhétorique du ressentiment va alors servir des fins concomitantes: montrer la situation présente comme injustice totale à l'égard de ce groupe, persuader de l'Inversion des valeurs **et** expliquer la condition inférieure des siens en renvoyant *ad alteram partem* tous les échecs essuyés.

Si le succès «séculier» n'est aucunement *en bonne logique* la preuve nécessaire du mérite, la pensée du ressentiment tire de cette règle la thèse que l'insuccès ici-bas est au

contraire un indice probant dudit mérite. La logique ressentimentiste pose que la supériorité acquise dans le monde tel qu'il va, est un indice de bassesse « morale », que les valeurs que les dominants ou les privilégiés prônent doivent être rejetées et dévaluées en bloc, qu'elles sont méprisables en elles-mêmes, et que toute situation subordonnée, tout échec, toute mémoire de contentieux donnent droit au noble statut de victime — que toute impuissance à prendre l'avantage dans ce monde se transmue en mérite et se crédite en griefs à l'égard de prétendus privilégiés, permettant une inversion dénégatrice de l'ordre des choses.

La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le *ressentiment* lui-même devient créateur et enfante des valeurs: la pensée du ressentiment se définit depuis Nietzsche comme un mode de production des valeurs, comme un positionnement «servile» à l'égard des valeurs, mais c'est une production qui cherche à se fonder par la voie d'argumentations spécifiques, retorses et jugées au dehors éminemment «sophistiques». La pensée du ressentiment raisonne en effet, elle dévide même de longs raisonnements, mais elle le fait en partant d'un axiome: ce monde où je sens ma faiblesse et souffre de mes difficultés **n'est pas le vrai.** Les valeurs qui y prédominent sont des impostures aux yeux d'un Arbitre transcendant que je vais inventer et invoquer. Au cœur du ressentiment, on trouve une axiologie invertie ou renversée, retournée: la bassesse et l'échec sont indices du mérite et la supériorité ici-bas, les instruments et produits de cette supériorité, sont condamnables par la nature des choses car usurpés à la fois et dévalués au regard de quelque transcendance morale que le ressentiment s'est construit. L'axiologie de ressentiment vient à la fois radicaliser et *moraliser* la haine du dominant.

On perçoit avec Nietzsche le rapport de filiation directe entre les idéologies séculières du ressentiment et la «pensée religieuse» comme telle, c'est à dire comme pensée du déclassement de ce monde terraqué, — distorsion du rapport du sujet à ce monde *par l'**invocation*** d'un Autre Monde, d'un autre ordre des choses plus *vrai* que le cours des choses, dépouillant le monde empirique du seul caractère qui est le sien: qu'on ne peut que le vouloir et le vouloir tel quel. Le rapprochement peut se faire ici entre position de ressentiment et «gnose» au sens que donne à ce mot, l'appliquant aux idéologies révolutionnaires modernes, Eric Vœgelin. C'est la dimension «gnostique», dénégatrice de ce monde terraqué, censé l'œuvre d'un démiurge mauvais, qui sert de porte d'entrée éventuelle du ressentiment dans les idéologies révolutionnaires. (Voegelin, 1938).

Dans les discours de ressentiment fonctionne aussi une *dialectique éristique* sommaire, c'est à dire quelque chose comme *L'Art d'avoir toujours raison* (on connaît ce titre d'un opuscule de Schopenhauer [Schopenhauer, 1990]), d'être inaccessible à l'objection, à la réfutation comme aux antinomies qu'on décèle chez vous, le tout formant un dispositif inexpugnable et aussi une réserve inusable (voir ici certains nationalismes avec leur perpétuation démagogique). On n'a jamais gagné, il demeure toujours des torts anciens

qui n'ont pas été corrigés, des cicatrices qui rappellent le passé et ses misères, le ci-devant groupe dominant est toujours là, hostile et méprisant, et – si on n'est pas parvenu à s'en débarrasser totalement, à l'annihiler par quelque «solution finale» – il conserve toujours quelque avantage qui en font l'obstacle à la bonne image qu'on voudrait avoir de soi et des siens. Il y a quelque chose de «diaboliquement» simple dans le raisonnement du ressentiment. Dans la logique ordinaire, les échecs invitent à revenir sur les hypothèses et de les corriger. C'est la règle d'or de la méthode scientifique. Dans le ressentiment, *les échecs ne prouvent rien,* au contraire, ils confortent le système, ils se transmuent en autant de preuves surérogatoires qu'on avait raison et que décidément «les autres» vous mettent encore et toujours des bâtons dans les roues. Un système où les démentis de l'expérience ne servent jamais à mettre en doute les axiomes, mais les renforce est un système *inexpugnable* par structure.

Se connaître des mérites non reconnus, se heurter à des obstacles qui bloquent l'épanouissement de votre potentiel, se révolter contre l'injustice de cette situation, — il n'y a pas de ressentiment dans tout ceci! Mais évidemment, il faudrait distinguer, et c'est malaisé, cette sorte de réflexion de son *inversion spécieuse* qui consiste à conclure: je n'arrive à rien, *donc* j'ai des mérites; d'autres réussissent où j'échoue, *donc* leur réussite est due à des avantages escroqués à mon détriment. Or, la prédilection pour les raisonnements spécieux d'un certain type est suffisante pour marquer – sociologiquement – un obstacle de «nature», une coupure entre ceux qui pensent *comme ça* et leurs contemporains. Revenons un instant au raisonnement antisémite. Que disait en somme un Édouard Drumont sur ses ennemis, les Juifs? *Vous* réussissez dans cette société moderne où *nous*, Français de vieille souche, qui sommes la majorité, ne sommes pas en état de nous imposer, de relever nos propres valeurs, de vous concurrencer — *donc vous avez tort* et la logique sociale qui favorise votre succès est dévaluée du même coup, elle est illégitime et méprisable. Et plus vous réussirez et nous échouerons, plus vous manifesterez votre infâmie, et mieux vous serez condamnés à nos yeux.

**Lien du ressentiment avec la pensée conspiratoire**

L'intrication constante entre pensée conspiratoire et raisonnements de ressentiment impose de les fusionner en un seul type; l'on peut, avec d'abondants *exempla* historiques, montrer que tout ceci forme un ensemble indissociable, bien attestés dans la modernité, précisément ce que je désigne comme une logique. Léon Poliakov parmi d'autres a décrit cette logique *sui generis* en la qualifiant de «causalité diabolique», logique redoutable qu'il place à «l'origine des persécutions» et qui a pour finalité d'identifier un ennemi qui sera exclu par ses actes et ses idées de la commune humanité. Les malheurs du monde doivent être attribués à une entité maléfique et dissimulée, à un groupe qui veut et fait le mal pour le mal. (Poliakov, 1980) Cette logique n'est pas sans rapport avec celle, séculaire, du *Bouc émissaire,* dévoilée par René Girard (Girard, 1982). Cette pensée conspiratoire a retenu l'attention des rhétoriciens dans la mesure où elle est

particulièrement argumentative et ratiocinante. Les idéologies du ressentiment ont été et sont les grandes fabulatrices de raisonnements conspiratoires. Les adversaires qu'elles se donnent passent leur temps à ourdir des trames, ils n'ont de cesse de tendre des rêts – et comme ces menées malveillantes ne sont guère confirmées par l'observation, il faut supposer une immense conspiration. La vision conspiratoire du monde va de pair avec le raisonnement du ressentiment: du fait que certains sont vus en position avantagée et sont objets d'envie impuissante, on leur prête un malfaisant projet de domination (il ferait beau voir que leur succès soit à quelque égard *innocent*), un but ultime d'hyperdomination, de dépouillement total des désavantagés et des victimes.

La catégorie extra-psychiatrique de *paranoia* a pris, dans la science politique américaine, un sens établi, enseigné dans les écoles, pour désigner certaines tendances culturelles nationales. Ceci, depuis l'ouvrage classique de Richard Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics*. (Hofstadter, 1965) Ce que le penseur américain décrivait dans ce livre fameux était ce qu'il nommait un «style de pensée» répandu, marqué par des «raisonnements exagérés», par un esprit de suspicion et par des fantasmes conspiratoires («conspiratorial fantasies»). Plusieurs politologues américains diagnostiquent dans la culture publique actuelle la résurgence en force d'une «logique paranoïde» dont les thèses conspiratoires de droite et de gauche sont les symptômes. Richard Hofstadter, à l'origine, avait assimilé ce style paranoïde à la «extreme right wing», mais depuis lors il a fait tache d'huile, «80% des Américains pensent que le gouvernement cache la vérité sur l'existence des formes de vie extra-terrestre.» (Taguieff, 2005: 31) L'avantage de l'étude rhétorique, à l'encontre de ces catégories floues des politologues, est de *dégager* des schémas de raisonnement qui reviennent et caractérisent une tendance de pensée et non d'étiqueter les choses «croyance», «déraison», «paranoïa», de créer ainsi des *boîtes noires* sans valeur explicative.

De la conspiration illuministe inventée dans l'Émigration par l'Abbé Barruel pour expliquer de bout en bout la Révolution française, à la conspiration jésuitique, honnie des libéraux au temps de la Restauration, puis à la conspiration judéo-maçonnique de la fin du siècle, puis enfin à la conspiration des seuls «Sages de Sion», l'explication conspiratoire du cours des choses qui anime des idéologies contradictoires et antagonistes doit être examinée *globalement* dans la confrontation d'idéologies diverses **et** la récurrence de certaines manières de raisonner.

La pensée conspiratoire moderne remonte en effet à un ouvrage précis: le gros livre de l'Abbé Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme,* publié à Hambourg en 1798. Barruel présentait ainsi le problème du malheur des temps et son explication: «Sous le nom désastreux de *Jacobins,* une secte a paru dans les premiers jours de la Révolution Françoise, enseignant que *les hommes sont tous égaux et libres.* Qu'est-ce donc que ces hommes, sortis pour ainsi dire tout à coup des entrailles de la Terre, avec leurs

dogmes et leurs foudres, avec tous leurs projets, tous leurs moyens et toute la résolution de leur férocité?» (Barruel, 1798: I, 6).

Tout au départ, le raisonnement conspiratoire part de quelque chose de logique au sens banal de ce mot: une série d'événements déplaisants étant identifiés, cherchons-en les causes ou, ce serait mieux, plus simple et plus clair, la Cause. Et pour ce faire, écartons méthodiquement les «rideaux de fumée». Le Complot découvert permettra de faire entrer dans le rationnel» et l'explicable ce qui justement apparaît d'abord comme à la fois désolant et inexplicable: il est à ce titre, cela ne se saurait nier, le produit d'un effort de rationalité, il a une fonction cognitive, fût-elle dévoyée. Découvrir la «vérité» au bout d'une longue «enquête» permet, les yeux dessillés, à voir toutes choses sous un jour nouveau et *simplifié*: là où je souffrais de constater des maux divers, où je me sentais opprimé sans savoir pourquoi et par qui, je découvre qu'il n'y avait qu'une cause secrète et ultime à mon malheur et aux malheurs du temps: «Tout a été prévu, médité, résolu, statué...» Les banales apparences, les petites explications partielles n'étaient que rideau de fumée. Un sentiment de haute clairvoyance anime les adhérents d'idéologies conspiratoires, exaspérés par les résistances des incrédules qui s'obstinent à douter d'une thèse sidérante, conclusive et limpide, corroborée par une accumulation de faits et de preuves. Ils se livrent à des recherches ardues, déterrent des documents révélateurs, des témoignages obscurs et leurs efforts sont récompensés par de grandes certitudes, par le sentiment de progresser, d'approcher d'une révélation. Les «apparences» cachent une «vérité» à la fois sidérante, mystérieuse et embrouillée ; un plan de conquête du monde (car c'est à ce but ultime prêté à l'Ennemi du peuple que l'on aboutit toujours) est la vérité cachée du cours désastreux qu'a pris la société.

**Pour terminer sans conclure**

Le monde dans sa facticité ne dit et ne démontre rien, il ne raisonne pas. Pour argumenter sur le monde, il faut d'abord que je le simplifie et que je l'ordonne. Pour ce faire, il faut que j'aie des critères d'ordonnancement et d'élimination. Puis, il faut que je le confronte à des *irréels,* des notions dont je dispose, des types, des valeurs, des paradigmes, des schémas. Il y a sans doute des phénomènes réguliers dans le monde, mais il n'y a pas de raisonnements qui en *émanent.* Rien ne me garantit l'adéquation des choses et des mots, des processus et des inférences: c'est bien pourquoi j'argumente. L'universel (les valeurs universelles) n'est pas donné et il est même, me semble-t-il, d'ordre contrefactuel, il résulte de raisonnements apagogiques institués contre le cours du monde.

Je crois que toute réflexion sur l'exercice de la raison et sa mise en discours doit englober et expliquer et les raisonnements du bon sens ***et*** la capacité presque illimitée du théologien, du nazi ou du paranoïaque à accumuler des raisonnements chimériques ou imbéciles et des raisonnements qui semblent conçus pour offusquer et distordre leur

rapport au monde. Elle doit poser que, sinon la Raison ontologique, du moins l'activité de raisonnement sert autant à cacher le monde, à l'occulter en lui substituant des *êtres de raison,* à nier la malencontre du réel qu'à l'appréhender lucidement et à le regarder en face.

Ce monde est im-probable. À force de vouloir être rigoureusement rationnel face à lui, je risque simplement de m'égarer. C'est ce que disait en un aphorisme fameux le sceptique et contre-révolutionnaire Rivarol et nous retrouvons l'antique suspicion quant à l'irrationalité inhérente à la logique inflexible et sans sagacité: «De certitude en certitude et de clarté en clarté, l'esprit peut n'aboutir qu'à l'erreur.»

Si je me mettais à raisonner par alternative sur cette fâcheuse situation, je pourrais dire: ou bien la raison n'est pas un instrument fiable pour connaître le monde, ou bien le monde est intrinsèquement déraisonnable. Comme il est difficile de déclarer tout de go le monde déraisonnable, j'en viens à admettre que l'exercice de la raison qui oppose au monde une rationalité excessive et la lui applique «de part en part» représente un usage déraisonnable de ma raison. À ce compte l'argumentation rhétorique excèdent constamment le vérifiable: l'orateur, le politicien, l'avocat, le militant veulent toujours mettre trop de mots sur le monde, trop convaincre et trop expliquer, trop clarifier, rendre trop cohérent. Ce *trop* est dans l'essence du rhétorique.

☹☹☹☹☹☹☹